

Voix, mots, silences : l'art de dire autrement

VINCENT SPATARI, POÈTE DE SCÈNE ET DE MÉMOIRE



À la croisée du conte, du théâtre, de la poésie et de la transmission, Vincent Spatari cultive les mots comme d'autres cultivent la terre : avec attention, engagement et enracinement. Conteur ancré dans les territoires qu'il traverse, poète de l'intime et de l'universel, il se définit moins par une discipline que par un élan. Rencontre avec un artisan du sensible, pour qui l'art est une manière de relier les êtres et de raviver les mémoires.

Conteur, comédien, metteur en scène, chanteur... et poète : vous explorez de nombreuses formes d'expression. Qu'est-ce qui, selon vous, les relie profondément ?

Au risque de paraître pédant, je dirai que c'est la recherche du beau. La beauté d'un arbre, d'un geste, d'une parole, d'une rivière, d'un regard, d'une phrase... Je pense profondément que le beau peut guérir les égratignures de l'âme. Pouvoir relier tout cela dans une démarche créative et artistique me semble être le plus beau cadeau reçu de la vie.

Pourquoi publier aujourd'hui un recueil de poèmes ? Était-ce une nécessité intérieure, ou le prolongement naturel de votre travail de conteur ?

"Carnets intimes" est une publication modeste : d'abord pour le plaisir de l'offrir aux gens que j'aime, puis pour le proposer à l'issue de mes spectacles. Il y a aussi, me semble-t-il, l'idée de "mise au monde" qui, en soi, est une démarche poétique. Si la nature me confie une brassée de fleurs, il me faudra les offrir avant qu'elles ne fanent.

Vos textes poétiques vibrent souvent des lieux que vous habitez : la Bretagne, la Lorraine, la mer... Comment le paysage nourrit-il votre écriture ?

Je crois beaucoup à la force de transformation que les lieux exercent sur nous : qu'ils soient choisis ou non. Pour moi, la Lorraine est la région où l'on m'a transporté par les voies de l'immigration économique ; c'est là où j'ai appris le monde des différences, des classes sociales, de la solidarité ouvrière, du combat quotidien pour une dignité non négociable. Et puis, plus tard, il y eut la Bretagne que j'ai choisie pour une renaissance. Là il y eut les mariages fougueux des vents et des vagues, la mer comme un horizon sans bornes affirmant la possibilité d'une île, une identité spirituelle et culturelle incontestable et

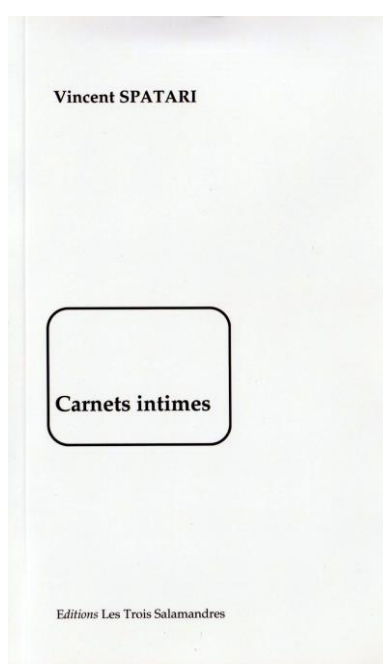
l'apprentissage d'une nature féconde et maternelle. Je ne suis pas né en Bretagne mais la Bretagne est née en moi.

Vous choisissez volontiers des espaces intimistes pour vos spectacles : lavoirs, chapelles, cafés. En quoi cette proximité avec le public sert-elle la dimension poétique de votre démarche ?

Il y a une chose simple à dire : dans un théâtre, les gens viennent vers moi, alors que dans un lieu intimiste, c'est moi qui vais "chez" les gens. Cela change fondamentalement le rapport qui se joue entre nous. Il est vrai aussi que dans les lieux intimistes, on rencontre souvent des personnes qui ne seraient pas venues au Théâtre : des occasions supplémentaires de riches rencontres. Mais j'aime les deux cas de figure.

Dans vos contes comme dans vos poèmes, la mémoire collective semble essentielle. Diriez-vous que votre art est aussi un acte de transmission ?

Je ne sais pas si je fais acte de transmission, en tout cas pas de manière objective. Si je transmets quelque chose à quelqu'un, ce quelqu'un est le seul à en connaître la nature. En revanche je tiens, et le plus longtemps possible, à faire acte de partage. J'aime l'idée que ce que l'on donne se multiplie et agrandit les espaces des choses aimées.



Votre travail accorde une grande importance à la voix, au souffle. Comment passez-vous de l'oralité du conte à l'intimité de la poésie écrite ?

Entre l'oralité et l'écrit il y a un espace intermédiaire que j'affectionne particulièrement c'est la lecture à voix haute. La voix, le souffle, l'expiration sont des véhicules qui vont de l'être singulier vers les autres. Les mots que l'on unit et que l'on assemble en vue d'une construction esthétique génèrent une expérience personnelle et collective sensible et forte, sublimée par les liens qui se tendent entre les êtres. Petit à petit naît une petite musique qui rentre dans les coeurs pour exercer une vibration commune. Il doit y avoir de la poésie dans tout ça. J'adore cette citation de Christian Bobin : *"On ne sait pas ce qu'est la poésie. On sait juste que c'est donner son sang aux anges qui passent."*

Votre parcours comprend également quelques rôles au cinéma. En quoi l'expérience du plateau a-t-elle influencé votre écriture poétique ou votre présence scénique ?

Alors pardon de peut-être vous décevoir.... En rien! Il y a sur un plateau de cinéma tellement de machinerie et de technique que la poésie s'en trouve légèrement écartée. Du reste, et pour être juste, le cinéma n'a pas été, dans mon parcours, une activité artistique significative.

Vous revendiquez un engagement artistique “au service du lien humain”. De quelle façon votre poésie participe-t-elle, selon vous, à cette mission ?

On ne sait jamais quelle est la part de ce que l'on écrit qui est reçue par le lecteur. Et comment elle est reçue. Et comment elle résonne. On sait juste qu'en s'approchant au plus près de ses propres doutes, désirs, peurs, envies, enthousiasmes, des passerelles se créent d'humain à humain. Et ça c'est quand même ce qu'il y a de plus sacré dans nos existences. C'est comme si nous étions chacun un puzzle avec des pièces manquantes et qu'il faut les autres pour rendre notre image plausible. Dans une prochaine vie, j'aimerais être une fontaine sur le chemin des assoiffés.

En tant qu'“homme-orchestre”, comment conciliez-vous vos différentes activités sans perdre la flamme créative ? Avez-vous un rituel d'écriture ou de préparation ?

J'aime beaucoup les commencements et les recommencements. C'est tellement beau une page blanche, un jour qui se lève, un visage inconnu qui sourit...Je suis attiré par le vide (au sens propre j'ai le vertige sur un escabeau), par la promesse qu'il contient. C'est souvent le matin très tôt, dans l'immobilité de l'air et le silence des routes, avec les premiers chants d'oiseaux et les parfums immaculés d'une vague nouvelle que j'ai envie d'écrire.

Enfin, quelle est la question que l'on ne vous pose jamais, et que vous aimeriez que l'on vous pose ?

Question: Et Dieu dans tout ça ?

Réponse : Ah, mon Dieu, que répondre ?

Oh, nom de Dieu que de crimes commis en son nom !

Vingt Dieux la moulinette que j'en pique pas une à tout ça !

Si Dieu n'existait pas ? Faudrait surtout pas l'inventer !

Propos recueillis par Christine Avignon

(lesmotsdac.fr)

[Interview réalisée le 03/07/2025]